

Alberto Nessi

Miló

Texte français :  
Christian Viredaz  
& Renato Weber

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA TRADUCTION EST SUBVENTIONNÉE PAR  
LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA

**prohelvetia**

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS



**FONDATION  
LEENAARDS**

« MILÓ »,  
TROIS CENT SOIXANTE-NEUVIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ  
ET DE BETTY SERMAN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE ROBERTO DONETTA  
© FONDAZIONE ARCHIVIO FOTOGRAFICO ROBERTO DONETTA  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-407-6

TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2014 EDIZIONI CASAGRANDE S.A., BELLINZONA  
TITRE ORIGINAL :  
« MILÓ »

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE :  
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

PREMIÈRE PARTIE

# MILÓ

« Résistance n'est qu'espérance »

RENÉ CHAR

*Feuillets d'Hypnos* (1943-1944)

NOTES DES TRADUCTEURS

LES TERMES ET PASSAGES EN ITALIQUES SUIVIS D'UN ASTÉRISQUE SONT  
EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE.

TOUTES LES NOTES DU LIVRE SONT DES NOTES DES TRADUCTEURS.

*Vevey, 3 février 1934*

**J**OSÉPHINE-AMÉRIQUE marche d'un pas pressé le long du Léman battu par les vents. Les vagues se brisent sur les pierres de la rive, un bruit âpre de ressac accompagne ses pensées. Ressac, rire impitoyable : le chômage se répand. Qu'est-ce qu'il peut bien être en train de faire, son pauvre fils emprisonné à Lausanne ? Est-ce qu'il a froid ? Il a déjà vingt-trois ans, mais c'est toujours son enfant. Les vagues se pressent dans la tête de la femme qui lutte avec le vent. Elle vient de passer près des deux lions de pierre qui crachent l'eau dans la fontaine de la place Orientale, où elle vit dans un deux pièces. Seule, depuis que son Miló est en prison.

Son regard parcourt les dents pointues des montagnes au-delà du lac, dents de dragon qui poussent leurs pointes de neige jusqu'en bas. Elle est malmenée

par le vent et n'a pas d'yeux pour les mouettes qui dansent haut sur le lac. Elle n'a d'yeux que pour Miló, surveillé par un garde qui voit tout. Il est enfermé dans une cellule, dans la forteresse du Bois-Mermet, aux abords de cette ville qu'elle a vue une fois, lors d'une sortie avec les ouvrières de la fabrique. Comment est-ce qu'il va faire pour s'en sortir, ce fils plein de vie ? Elle se souvient de quand il courait les rues de Vevey avec une fronde dans sa poche. Son petit David qui rêvait d'abattre le géant Goliath de la vieille Bible illustrée qu'ils avaient à la maison. Qu'est-ce qu'il va devenir ? Qu'est-ce qu'il y a dans son sang qui le pousse à la rébellion ?

Joséphine est une mouette qui lutte contre le vent en allant au travail. Si elle lève le regard, elle voit la cheminée. Elle fait des cigares chez Rinsoz & Ormond, comme s'appelle maintenant la grande Manufacture. Elle accélère le pas pour ne pas arriver en retard. Elle passe à côté de l'Hôtel des Trois Couronnes, une bonne cible pour Miló, fers forgés et terrasses à balustrade, à laquelle s'était même accoudée l'impératrice de Russie en vacances pour regarder les émeraudes du Léman. Elle arrive, les plumes ébouriffées, à la place du Marché : la vaste étendue de la place où le samedi, à la sortie de l'usine, elle achète ses pommes de terre et où Miló, enfant, courait entre charrettes, bibis et badines et chipait un fruit dans les corbeilles des marchandes de la campagne.

Joséphine ne trouve pas la paix. Un jour elle avait interdit à ce crapaud de gamin de sortir, et lui s'était caché dans un coin de la maison et y était resté trois jours. Elle appelait « Milóo... ». Mais lui, rien à faire,

têtu comme une mule, je préfère mourir de faim... Une épreuve de force. D'où lui vient, à cette tête de mule, le regard de défi qui le poussait, lorsqu'il portait encore des culottes courtes, à prendre pour cible, rue du Centre, les vitrines de la Lingerie de Paris ? Et maintenant il se mêle aux syndicalistes, aux communistes et aux anarchistes. Dire qu'il voulait devenir pasteur, qu'il aimait étudier. Mais il s'est enfui même du collège, il ne supporte pas la discipline : son dieu lui donne des ailes.

Grande-Place. La rive où elle se rend pour faire la lessive avec d'autres femmes, pauvres comme elle. Les barques à fond plat pour les marchandises. C'est ici qu'arrive le tabac pour les cigares. En chemin, elle frôle le château aux pinacles où autrefois, dit-on, a vécu le grand baron, celui qui jetait des poignées de monnaie dans le lac pour s'amuser à regarder les enfants la repêcher.

Voici la fabrique : il faut rouler des cigares jusqu'au soir, tandis que les pensées courent dans la halle pleine de femmes assises devant des tas de feuilles de tabac, quarante-huit heures par semaine, penchées sur des bancs éclairés par d'énormes fenêtres. Il faut esquiver le regard de l'argousin : il y a vingt ans, lorsqu'elle a commencé à travailler à l'usine, ce monsieur-là, le surveillant, pouvait défaire le cigare de celles qui travaillaient trop vite, parce qu'une cigarière ne doit pas gagner plus de 2 francs par jour : mais Joséphine est rusée comme un renard et elle peut fabriquer mille cigares par jour. De temps à autre elle lève la tête et voit, à travers les vitres, les Alpes de Savoie de l'autre côté du lac. Les dents du dragon. Un bateau



à vapeur fend les vagues. Où peut bien être le Val d'Aoste, le pays qu'elle a quitté il y a belle lurette pour la Suisse ?

Maintenant il faut baisser la tête. Mais, enfant, dans les rues de Vevey, elle avait vu le cortège des grévistes : ouvrières et ouvriers des fabriques de cigares et de chocolat. Le soir à écouter Louis Bertoni à l'Union ouvrière, le jour à lancer des pierres contre les vitres du roi du chocolat. Jusqu'à ce que l'armée intervienne en tirant dans la foule.

Mais qu'est-ce qu'il va devenir maintenant, ce garçon qui court après les têtes brûlées de Genève et de Lausanne ? Et qui s'est mis à courir aussi après les jupons de cette vagabonde qui court les bistrotts...

*Roule, Joséphine, ne perds pas de temps*

La *pouponneuse* \* te passe le *poupon* \*, c'est-à-dire l'intérieur du cigare à enrouler dans les feuilles les plus belles, et toi tu penses à ton fils en prison. Ton enfant dans les langes. À la maison, dans le tiroir de la commode, tu conserves une photo, celle avec le chapeau de paille un peu de travers – on voit que tu n'es pas habituée aux chapeaux décorés de grappes et de fleurs : tu en as vu il y a quelques années à la Fête des Vignerons, quand la place s'est remplie de femmes et d'hommes en costume qui chantaient, dansaient, fauchaient, ratissaient, accompagnaient des chars chargés de tonneaux tirés par des bœufs : d'un côté les enfants des riches pomponnés comme des dieux et des déesses, archers du Soleil, Cent-Suisses avec des plumes sur le casque et des épées plantées en terre, de

l'autre, les enfants des pauvres accoutrés en paysans, tonneliers et balayeurs.

*Roule, Joséphine, ne perds pas de temps*

Sur la photo, chez toi, tu es assise dans le studio du photographe de la rue du Centre : déesse ouvrière, madone en majesté aux mains gonflées, mère renarde à côté de son renardeau en costume de marin. Aux pieds, des souliers montants à lacets. Miló s'appuie sur ton épaule pour être à la même hauteur. Les doigts de tes mains sortent comme des racines de la dentelle du corsage fermé au col par une épingle : combien de milliers de cigares as-tu roulés, après que ton homme t'a mise enceinte et qu'il a filé ?

*Roule, Joséphine, ne perds pas de temps*

L'argousin t'a à l'œil et les mouettes crient devant les fenêtres de la fabrique. Elles t'ont volé ton Miló, ces sales bêtes qui becquettent les poissons échoués sur la rive. Mais voilà qu'arrive le nouveau *poupon*\* à habiller, ton petit dans les langes, et, ce soir, tu auras les mains jaunes et puantes...

Mais comment a été ta vie ? Comment était le village que tu as quitté, enfant, le village lointain avec ce nom d'oiseau, Fénis ? Flamant rose<sup>1</sup> qui se dessine léger, dans ta mémoire, sans se précipiter sur ses proies comme ces mouettes qui crient au-dessus du lac en furie. Ce nom au parfum de foin qui, dans ton enfance, promettait la fin de tous les maux ?

---

<sup>1</sup> Flamant, en italien, se dit *fenicottero*.

*Lausanne, prison du Bois-Mermet, 6 février 1934*

*É* MILE Lexert, enfant illégitime de Joséphine, sans domicile fixe, célibataire, plâtrier-peintre, taille 169 centimètres, corpulence moyenne, cheveux noirs tout comme les sourcils, yeux châtain verdâtre, nez sinueux, moustache châtain foncé, lèvres épaisses, dentition bonne, incomplète, menton fuyant, barbe rasée, visage ovale, une cicatrice rectiligne verticale d'un centimètre au-dessus du sourcil droit en direction du nez, un grain de beauté au-dessus de la narine gauche, un grain de beauté près de la narine droite... Cela vous suffit ?

*Ce n'est pas vrai que j'ai subtilisé un manteau de femme dans la chambre de M<sup>me</sup> Jaquenoud. Ça s'est passé comme ça : Toto m'a vendu ce manteau, gris avec un col en fourrure, au prix de 10 francs. Il n'avait pas ses papiers en ordre, Toto, c'est pour ça qu'il m'a vendu l'objet : il avait besoin de sous pour rentrer en Italie. Mon ami Toto a passé*

*une nuit dans ma chambre chez M<sup>me</sup> Jaquenoud mais sans la permission de madame, qui ne l'a même pas vu. Oui, probablement que c'est un manteau volé. Comment on fait pour vivre quand on n'a rien ?*

*Depuis que j'ai quitté Genève, je n'ai pas de travail. Je suis arrivé à Lausanne le 16 janvier. Depuis j'ai toujours habité chez Anna, à Prilly. Vous, vous ne la connaissez pas, Anny. Laissez-la tranquille. Non, je ne me suis pas annoncé au Contrôle des habitants et je n'ai pas déposé mon passeport.*

*Mon amie est bonne à tout faire chez un monsieur qui travaille à la pharmacie de la Palud. Ce monsieur m'a autorisé à rester chez lui quand je n'ai pas de travail.*

*J'ai été expulsé de Genève parce que j'ai travaillé sans permis. Je précise que j'ai acheté le manteau à Toto dans un café, en présence de mon amie Anny. J'ai payé le manteau avec deux pièces de 5 francs.*

Le 17 février, dix jours après cette déclaration, Miló écrit une lettre à Monsieur le Président. Il sait manier les mots :

*« La justice nous accuse actuellement, moi et ma fiancée, d'un délit que nous n'avons pas commis et duquel nous devons répondre devant le Tribunal. J'admets que les apparences nous donnent tort, mais notre conscience est sans tache et ce qui me déprime, c'est que pour une erreur et un fait aussi futile, la vie de deux êtres qui s'aiment éperdument peut être brisée pour toujours et que je serai expulsé contre toute décision. »*

Futile, c'est le cas de le dire : un manteau à 10 francs. Mais c'est une lettre inutile. Le 13 mars, il est convoqué, avec Anny, au tribunal de Lausanne, devant juge, assistants, greffiers et huissiers. Font

leur entrée Berthe avec son petit chapeau, la domestique de M<sup>me</sup> Jaquenoud, et Jean, le garçon de l'Écusson vaudois. Le greffier se met à lire un feuillet sur lequel on l'accuse de *grivèlerie*\*, c'est-à-dire de consommer sans payer. Puis, on les accuse de vol, lui et Anny. Mais la cour décide qu'il faut d'autres informations, et ajourne la séance : on n'a pas de preuves suffisantes contre eux.

Une semaine après, les revoilà au tribunal. Cette fois, il y a une autre Berthe, qui travaille pour l'Armée du Salut, ceux qui sont en uniforme et jouent de la trompette et du tambour, qui chantent des louanges à Dieu, qui veulent libérer l'humanité du diable et sur le drapeau desquels il est écrit « SANG ET FEU ».

« Ils ont dérobé une chose dont ils savaient qu'elle ne leur appartenait pas », écrivent ceux du tribunal. Un manteau au col de fourrure.

Ainsi, la cour les condamne à trois mois de réclusion, à cinq ans de privation des droits civils et au paiement de la moitié des frais de procédure pour avoir acheté quelque chose à un voleur. Mais le manteau au col de fourrure était très beau : quand Anny le portait, elle était une dame comme il faut, non plus une fille sans domicile fixe. Anna, qui n'a pas encore dix-huit ans.

*Pénitencier de Bochuz, 21 mars 1934*

**M**ILÓ a été transféré à Bochuz et il attend le jour de son expulsion de Suisse. La police l'a classé « indésirable » ; il porte cette expression en lui comme un crachat.

Le mur d'enceinte du Bois-Mermet, la prison quittée il y a quelques jours, avait aussi été un peu construit par Benito Mussolini, un des six mille vanu-pieds qui travaillaient à Lausanne à cette époque-là : maçon corvéable à Lausanne, il lui était même arrivé, au début du siècle, de dormir dans une caisse sous le Grand-Pont. Ce maître émigré de Romagne, maintenant patron de l'Italie, avait été non seulement manœuvre, mais aussi garçon de marchand de vin et garçon charcutier. Un soir, à la Maison du Peuple, pendant un débat sur « Jésus-Christ, libérateur des esclaves et précurseur du socialisme », Mussolini avait

nié la grandeur de Jésus, qu'avait-il donc fait de si mémorable ? Évangélisé quelques villages et eu pour disciples une douzaine de vagabonds ignorants...

À Miló, ce sont ses amis italiens qui lui ont appris ces choses, et parfois il y pense. Le mur d'enceinte est maintenant remplacé par du fil de fer barbelé, dans la nouvelle prison : un pénitencier moderne dans la plaine de l'Orbe. Un lieu d'infamie.

« Il a été à Bochuz », c'est une phrase qui te stigmatise pour la vie.

Miló, enfermé dans sa cellule, redevient enfant : dans le deux pièces de la place Orientale il s'est caché derrière le rideau, après une réprimande de sa maman. Il ne veut pas sortir, écoute dans le noir les heures qui sonnent à la grande horloge de la tour. Il écoute les battements de son cœur, c'est un renardeau sans père... Il a fait un pari avec lui-même : résister à l'obscurité. Ne pas avoir de père, c'est mieux, cela te permet de te l'imaginer comme tu veux. Un père moustachu qui m'emmène faire un tour en bateau sur le lac, serre ma main dans la sienne, me montre comment faire des ricochets avec les cailloux plats...

Un jour, après l'école, il trottine avec son camarade de classe. Ils s'arrêtent au bord de l'eau, pensifs :

— Toi, t'as même pas de papa, dit son camarade.

— Bien sûr que j'en ai un. Il est commerçant. Il voyage pour vendre sa marchandise. Et il est plus riche que le tien, mon papa.

— C'est pas vrai. Je l'ai jamais vu. Il habite où ?

— En France. À Paris.

— C'est pas vrai. T'as pas de papa.

— Et toi, Paris, tu sais même pas où c'est...

Et Miló expédie son camarade tenir compagnie aux carpes et aux brochets du Léman.

Dans sa cellule de Bochuz, il pense aux choses de son enfance : elles vont et viennent comme les vagues du ressac. Maintenant, les vagues apportent le livre à la couverture bleue de l'école primaire : l'histoire de la Création, du déluge universel, le chameau, le désert, la tour de Babel, les cartes de géographie colorées en vert, ocre et bleu, le bleu de la mer. Comme ça lui plairait, de nager dans la mer ! Mais quelles espèces d'histoires on lisait à l'école ? Le mineur qui se plaint de la fatigue et qui veut arrêter de travailler, mais le bœuf lui fait la morale : le destin de l'homme, c'est de travailler, de souffrir, d'attendre la mort libératrice, et les riches laisseront les miettes de leur table aux misérables...

Maintenant, les vagues lui apportent sa mère. Elle rentre de la fabrique, Miló, en sifflotant, va acheter du pain et il aime suivre l'homme à la perche qui allume les lampes à gaz dans la rue. Maintenant émergent, dans le ressac, les petites choses de tous les jours, les grosses chaussures remplies de paille pour tenir chaud aux pieds, la femme qui lui donne 2 francs pour faire les commissions, jouer aux gendarmes et aux voleurs dans les rues. La Grande-Place, la foire d'automne avec les bœufs, les porcs et les chèvres, le tir à la cible, les manèges, les vendeurs de marrons entre les colonnes de la Grenette, l'odeur du nougat et du pain d'épice en forme de cœur... Les histoires du régent : Napoléon avec son bicorne galonné d'or sur la tête et le sabre au flanc passe en revue les hommes réunis sur la place avant de se diriger vers le Grand-Saint-Bernard : il chevauche sa



jument barbe, il est grand comme le monde et une aigle le guide dans ses conquêtes.

Il avait appris tôt à désobéir, le garçon. Au lieu d'aller à l'école, certains jours, il regardait les pêcheurs à côté du débarcadère et les cadavres d'animaux pendus aux crochets de la boucherie. Une fois il avait suivi le tram de la rue de Lausanne avec la publicité pour le chocolat Suchard jusqu'à la place de la Gare où s'arrêtaient les voitures des hôtels. Et il avait continué jusqu'à la grande enseigne HÔTEL DE VEVEY. Au retour, il s'était arrêté devant le pavillon où, le Premier-Août, joue la fanfare et se font les tableaux vivants avec mère Helvétie tout de blanc vêtue.

Maintenant, dans sa cellule, avant de s'endormir, c'est Anny qui lui apparaît. Elles lui plaisent, les filles. Leurs bras sont tendres. Elles sourient comme l'eau du bois : on l'entend couler et puis on la voit, cette eau. C'est comme ça, quand les filles sourient. Quand elles te regardent dans les yeux. L'eau scintille sur les eaux de la grève de la Veveyse et Anny sourit tout en ôtant sa chemisette.

À Bochuz, en travaillant dans les ateliers ou dans les champs, au bout d'un moment, on connaît les histoires de tout le monde. Miló regarde autour de lui : qui sont donc ces hommes qui vivent derrière les barreaux ? Ces souris prises au piège ?

Celui-ci est un alcoolique trahi par sa femme, il a mis le feu à la maison et il en a pris pour dix ans. Celui-là, il a tiré avec son arme d'ordonnance et en a tué deux sur la place du village. Cet autre, qui est là à regarder dans le vide, vivait à Lausanne, rue du Pré,

avec trois frères et quatre sœurs, il a commencé tôt à fuguer en pleine nuit, à onze ans il était déjà à la maison de redressement. Et puis il y a le voleur qui a dévalisé la boutique de son patron.

Au pénitencier, Miló a tout le temps de se souvenir. Pas seulement d'Anny et du pont où ils se donnaient rendez-vous, vers la roselière de la Veveyse. Il se rappelle aussi les vacances à Fénis, les prés constellés d'épilobes, les renards, la grand-mère qui faisait les foins et préparait la polenta grasse au fromage et la *peilà*<sup>1</sup>, les choses qui se disaient : « Coucou, mon coucou, combien d'années tu me donnes encore à vivre ? » Une fois il était allé visiter le château, et saint Christophe, avec l'enfant sur les épaules, était resté imprimé dans sa mémoire, il voulait devenir un saint lui aussi. Eh oui, les choses arrivent pour qu'on ait quelque chose à se rappeler après, avant que le coucou les emporte...

Il pense aux jours où il travaillait comme plâtrier-peintre à Genève, aux virées sur les chantiers à la chasse aux jaunes : qui trahissent leurs frères, comme Judas a trahi Jésus. Des chômeurs dormaient ici et là, dans un wagon, dans une cave, dans une grange en bordure de la riche cité suisse. Des vagabonds. Dans son équipe, il y avait beaucoup de *ritals*\*. Ils avaient franchi le Mont-Cenis dans les années vingt pour fuir Mussolini.

Le samedi après-midi, les courageux du syndicat se divisaient en groupes et allaient voir si le congé avait été respecté. Un entrepreneur refuse de signer la

---

<sup>1</sup> Soupe à la farine de seigle et de froment, au pain, à la fontine et au beurre.

convention collective ? On y va et on démolit le chantier, on fout tout en l'air, allez hop ! Et si le proprio expulse un chômeur et que la ville lui met à disposition un taudis, on y va et on démolit le taudis. DÉMOLISSONS LES TAUDIS, disait une affiche apparue dans les rues de la ville. Une partie du syndicat était pour l'action directe : c'est simple, on se lève à 5 heures du matin, on abat les vieilles baraques et on crée des emplois pour de nouveaux logements. On n'a donc pas le droit de mener une vie décente ? À Genève, il y avait des milliers d'appartements libres, mais celui qui ne pouvait pas payer le loyer se faisait mettre dehors. L'huissier de justice arrivait avec son écharpe jaune et rouge et disait : « Au nom de la loi... »

Une fois, rue Verte, un groupe d'expulsés a inventé une nouvelle loi, la loi des gars de Carouge : on passe un drap sous les aisselles de l'huissier et on le suspend à la fenêtre comme un saucisson. Une autre fois, ils ont enfermé les flics à la cave et sont allés vider de leurs meubles les appartements des expulsés pour éviter que ce soit l'huissier à l'écharpe qui vienne le faire.

À Genève, ces années-là, les jaunes allaient travailler sous la protection de la police, qui, le soir, les raccompagnait jusqu'au siège des chrétiens-sociaux, leurs protecteurs. À la place du Molard, on vendait *L'Ouvrier du bois et du bâtiment*, *Le Réveil anarchiste*. Parfois, les vendeurs de journaux étaient attaqués par les fascistes.

Miló lisait *L'Ouvrier*, qui sortait tous les mercredis. Il ne savait pas s'il était fiché. Mais les militants étaient sur la liste noire, ça il le savait. Le chômage sévissait, les patrons jubilaient. Ils demandaient à l'ouvrier :

— Combien tu veux de l'heure ?

— Ben, 1 franc 55 me va bien.

— Non, non, des ouvriers, moi j'en trouve à 1 franc tant que j'en veux...

— Mais nous, on veut le tarif. Qu'on respecte le tarif.

— Quel tarif? Pas question!

— Nous avons le syndicat de notre côté.

— On s'en tape, de votre syndicat...

Un franc cinquante-cinq, ce sont les maçons qui l'ont obtenu avec leur grève en 1928. Miló avait dix-sept ans – il a commencé tôt à escalader des échafaudages volants, armé de son pinceau et de sa spatule. Les maçons étaient alors emmenés par Lucien Tronchet, veste de velours et *lavallière*\* noire :

— Les riches qui se disent chrétiens et qui, avec leur manière de faire, perdent le paradis pour trois centimes...

Il disait aux ouvriers :

— Apprenez bien votre travail. Quand vous serez des ouvriers indispensables, vous pourrez tenir tête aux patrons.

Mais ceux-ci appliquaient la guillotine sèche, c'est-à-dire qu'ils se mettaient d'accord pour ne pas engager d'ouvriers syndiqués.

L'ami de Miló était Amedeo, un maçon piémontais qui avait fui le *fascio*<sup>1</sup>. Au chômage, il s'occupait comme il pouvait, mangeait les restes des restaurants, parfois même des chats de gouttière. On l'appelait le Juif errant. Ils se voyaient souvent et Miló écoutait ses histoires.

---

<sup>1</sup> Les *fasci* (littéralement « faisceaux »), groupes d'action politique fondés en 1919, à la base du fascisme.

Genève comptait alors plus de deux mille Juifs, haïs de Georges Oltramare, qui dans les assemblées s'élevait contre les avarés propriétaires des grands magasins de la ville :

— Les responsables de la révolution d'Octobre en Russie sont tous juifs... Ce ne sont pas des citoyens comme les autres, les Juifs, mais des terroristes, des destructeurs de la classe moyenne !

Miló était un renardeau qui grandissait. Il commençait à comprendre que la société des hommes est bâtie sur le mensonge. Sur les chantiers où il travaillait, il prêtait l'oreille aux discours de ses camarades ; un après-midi de novembre 1932, il en arrive un pour leur dire de tous se préparer à courir le soir à Plainpalais pour faire passer un mauvais quart d'heure à l'Union nationale, ceux qui lèvent le bras droit avec la main tendue.

— Ils sont comme les nazis, disent les ouvriers, allons-y et ne les laissons pas parler !

— C'est eux qui ont fait faire faillite à la Banque de Genève...

— Ils jouent à la Bourse avec nos sous...

— Vive Nicole !

— Vive Dicker !

— Allons défendre nos camarades !

— Prenez des bâtons, du poivre et des sifflets !

Mais ce soir de novembre, c'est l'armée qui arrive devant le palais des Expositions :

des recrues de l'école d'infanterie  
des jeunots valaisans vaudois jurassiens genevois  
ils savent à peine manier les armes  
ils se glissent parmi la foule avec le casque  
et le fusil

ils se prennent des coups de bâton des ouvriers  
quelques fusils cassés,  
Nicole et Tronchet prennent la parole  
« Vive les Soviets ! », « À mort les cochons ! »  
on chante *L'Internationale*  
c'est la révolution ?  
non, seulement des bagarres des sifflets  
des pierres qui volent  
« À la caserne les soldats ! »  
des chaînes tendues pour interdire l'accès  
à la salle communale  
la foule force le passage, par dizaines  
ils se précipitent dans la brèche  
les gendarmes les repoussent en arrière  
seulement des bagarres  
jusqu'à ce que retentisse la trompette  
qu'est-ce que ça veut dire ?  
« Un coup, visez bas, feu ! »,  
regarde-les, ces malheureux, ils se mettent  
à genoux,  
ils visent la cible et tirent !  
des fusils-mitrailleurs et des munitions de guerre !  
interdit de tirer en l'air  
après le tir un grand silence  
à la Brasserie des Sports les blessés commencent  
à affluer  
on les couche sur la table de billard  
et il y a un vieillard qui n'arrête pas de répéter  
« Vous le raconterez à ma fille,  
vous le lui raconterez... »

Tu t'en souviens, Miló ? Tu te souviens de tout toi,  
même de Blanche, ta camarade du syndicat : elle est

allée voir son frère rue de Carouge et maintenant elle rentre chez elle et elle voit tout ce monde sur la place, elle entend dire qu'il y a déjà deux morts. Au total, il y en aura treize – parmi eux aussi le père d'une des recrues qui ont tiré – et on ne compte pas les blessés.

Mais les commerçants en prennent leur parti, les vitrines ont survécu, juste un trou dans celle du boulanger, les pompiers durant la nuit feront disparaître les traces de sang au jet et quel autre choix a la jeune Blanche que de faire le poing dans la poche de son manteau ? Il fait froid ce soir à Genève, la bise balaie les feuilles sèches des tilleuls, ceux qui peuvent se le permettre vont au Capitole voir Jean Gabin dans *La foule hurle* ou au Central-Sonore admirer les jambes de Marlène Dietrich.

À Bochuz, Miló se repasse la scène de Ramon Novarro et de ses acrobaties dans le film *La Flotte volante*, vu un après-midi au Cinéma Oriental : dehors il neige et Ramon s'élance dans le ciel parce qu'il veut oublier son amour malheureux, la belle sirène qui plonge dans l'eau de mer. Les avions vrombissent, Miló est Ramon Novarro, il s'envole de sa cellule et il a une histoire d'amour avec la sirène, lui donne un baiser profond.

Dans le noir de la solitude le silence se peuple de fantômes et le prisonnier revoit ses héros : Ramon Novarro, Bartolomeo Vanzetti, Nicola Sacco.

Un jour, une affiche avait fait son apparition dans les rues, elle disait : SACCO ET VANZETTI SONT INNOCENTS, LIBÉRON-S-LES. Les ouvriers avaient défilé dans les rues de Genève. Quelqu'un du syndicat

avait tiré de sa poche une coupure de journal avec les images des deux menottés : Vanzetti avec moustache et nœud papillon, Sacco le regard fier. Ils portent un manteau avec un col en fourrure : exactement comme le manteau volé par Toto, le manteau pour lequel il est en prison ! Sous la photo, les mots prononcés par Vanzetti avant la décharge électrique, bandeau noir sur les yeux, cercle métallique serré sur sa tête rasée :

— Je le répète ici, face à la mort : je suis innocent. Certes, j'ai fait quelques torts, mais un délit, jamais. Merci à tous ceux qui se sont battus avec nous. Je suis un homme innocent, comme était innocent mon compagnon d'infortune, Sacco. Je pardonne aux hommes qui m'ont fait cela.

Et puis la poésie écrite en prison :

*Aux pieds nous portons la chaîne  
pour expier.  
Dans des prisons sordides et sombres nous subissons toutes les  
peines  
pour expier.  
Mais vous, vous là dehors  
brisez la chaîne, tirez-nous dehors.  
La porte de la prison s'ouvre tout grand  
et nous écoutons le cri, un seul cri :  
Le monde est libre – est libre – est libre !*

Un de ces jours-là, Amedeo lui avait apporté une page de journal avec une nouvelle incroyable :

*« Aujourd'hui vers 12 heures un avion italien est soudainement apparu dans le ciel de Milan jetant des tracts de Justice et Liberté. La population, ébahie et émerveillée, a lu*



*les tracts avec beaucoup de joie. Il s'agit d'affichettes qui invitent à la révolte pour abattre le fascisme. La police est intervenue quand l'avion avait déjà regagné de l'altitude et disparu à l'horizon. »*

C'est un samedi de juillet 1930, Miló rêve. Brisez les chaînes ! Ce fou est un maître d'école d'Aoste : il s'appelle Bassanesi. Valdôtain comme sa mère, un maître d'école primaire, un renard à la tête dure, qui a appris à piloter les monoplans. Pour laisser assez de place aux paquets de tracts, il renonce au parachute : trop lourd. Et au-dessus de la place du Dôme de Milan, Bassanesi et son ami lâchent les tracts qui invitent à s'insurger, des milliers d'oiseaux rouges, verts et jaunes volettent dans le ciel lombard. Juste à l'heure où dans les rues ouvriers et employés, sortis des cages de leurs bureaux ou de leurs usines, peuvent poursuivre ces oiseaux colorés et lire les mots S'INSURGER ! RENAÎTRE !

Miló s'imagine être son compatriote Bassanesi. Il s'élève et vole au-dessus du lac. Il est dans la carlingue de son Farman F200, à ses côtés sa mère, Joséphine-Amérique, qui a arrêté de rouler des cigares. À présent ils survolent les alpes de Savoie, l'avion devient un flamant rose qui vole jusqu'à Fénis, puis il fait une acrobatie à la Ramon Novarro et dépose sa mère dans un pré fleuri d'épilobes ; il reprend son envol et va chercher sa fiancée Anna, qui porte un manteau avec un col de fourrure de renard, mais dessous elle est une sirène toute nue et elle chante, comme chantent les sirènes pour Ulysse sur son vaisseau.

**M**ILÓ quitte le pénitencier au début de l'été 1934 et franchit le col du Grand-Saint-Bernard ; mais sans la jument barbe de Napoléon... Il emporte sur lui, en lui, les courses à bicyclette sur les rives du lac Léman, le paradis sur la Veveyse, le petite musique du geôlier qui passe en tapant sur les barreaux de la petite fenêtre de la cellule, le grand oiseau de Bassanesi ; et ce mot qu'il n'arrive pas à oublier : « indésirable ». Il a quitté Anna, qui à présent va chercher ses clients dans les cafés, où elle se vend pour quelques sous, et dans les clubs de nuit, où elle se fait passer pour une danseuse ; elle aussi connaîtra les lieux de peine. Elle aussi, elle sera expulsée, indésirable.

En Italie, Miló est très actif. Il apprend les jeux de hasard, comme les cravatés qu'il voyait dans les hôtels de Vevey quand il passait devant les hôtels de luxe. Il est un monsieur lui aussi, maintenant. Il se déplace en Balilla avec un petit chien, il mise sur le

rouge et le noir dans les casinos : il a trouvé une méthode qui lui permet de gagner et de se faire une belle vie. Les femmes le désirent.

Le voilà à Venise. Dans sa main droite une cigarette comme un homme d'affaires, la gauche dans la poche du manteau acheté avec l'argent de la roulette : sur le fond, la place Saint-Marc, les pigeons des touristes en compagnie des carabinieri-chauve-souris. Sur une autre photo il est à Nice avec des pantalons et un chapeau de fantoche, dans un groupe égayé par un accordéon. En 1936, il résout ses problèmes de survie dans une caserne de Turin, quatrième Bataillon Bersagliers : il est citoyen italien et il doit faire son service. Le caporal piémontais l'accueille au cri de « *Valdustàn patata* »<sup>1</sup>...

Après le service il retourne chez son oncle à Aoste. La cité alpine se révèle à lui avec ses routes âpres, ses ruelles étroites et ses échoppes d'artisans. Sur la place du marché, il voit des montagnards aux visages marqués, quelques enfants pieds nus demandant l'aumône, le rémouleur avec sa charrette, les marchands ambulants et les maraîchères ; mais l'air bleu du lac lui manque. La ville lui plaît peu, avec les pierres tristes de l'arc romain et les samedis fascistes, les fanions, les bannières, les vertus des *balilla*<sup>2</sup>, l'horizon radieux, les slogans retransmis par la radio :

— *Spunta il sole e canta il gallo, o Mussolini monta a cavallo!*<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Littéralement, « patate de Valdôtain ».

<sup>2</sup> Organisation de jeunesse fasciste, du nom d'un jeune patriote génois du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> « Le soleil se lève et chante le coq, ou Mussolini monte à cheval ! »

Près de la gare, il y a les statues de César et Auguste. S'il lève les yeux, Miló voit les montagnes ; cependant les amis anarchistes des chantiers de la Suisse romande lui manquent. Même si la rue où il vit lui rappelle certaines rues exigües de Vevey, où il traînait, enfant, en rêvant de la fronde de David.

Il habite via de Lostan, dans une maison d'ouvriers, avec son oncle Baccio, qui est forgeron. Et il renoue avec son travail de peintre en bâtiment. Mais peu après il est pris de nostalgie : que peut bien faire sa mère à Vevey ? Toujours dans sa fabrique en train d'habiller des *poupons*\* ? Son arthrite s'est peut-être aggravée ? Il ne l'a plus vue depuis quelques années et il décide d'aller la retrouver : le 29 juillet – *quando matura il grano*<sup>1</sup>, comme il le chantait pendant son service à Turin – il s'engage sur les sentiers de chèvres. Pas de blé, cependant. Pas de petites filles « une rose à la main », mais de la pierraille aux vipères et soudain le « halte ! » du gendarme suisse en service au Grand-Saint-Bernard : on le saisit, on découvre qu'il avait été expulsé de Suisse et on le remet au vice-brigadier italien qui se charge lui-même de l'interroger « opportunément » et de le faire parler, pour le conduire menotté dans les prisons d'Aoste. Sur la photo de signalement de la préfecture, le fugitif a le nez gonflé et les yeux au beurre noir. On lui donne trois mois et 2 000 liras d'amende. Mais ensuite Maria Pia de Savoie a la bonne idée de venir au monde et c'est l'amnistie : le tout-puissant, infiniment bon et juste, a créé les têtes couronnées à son image et ressemblance pour faire grâce aux indésirables.

<sup>1</sup> « Quand le blé est mûr ».

Gracié et surveillé. Mais on ne peut pas lui interdire de tomber amoureux. L'amour ne fait-il pas danser les ânes aussi ? Un jour le peintre travaille sur un échafaudage à la maternité quand il voit passer une infirmière mince aux yeux noirs qui sourient : c'est Ida, la petite Abruzzaise. Elle a quitté sa terre au bord de la mer, où elle se sentait enfermée, pour les montagnes du Nord. Ses frères travaillent à la Cogne, elle, elle est femme de peine. Et voici maintenant ce jeune moustachu : il arrête de manier les pinces et il la regarde émerveillé. Il a l'air de l'acteur du film passé au ciné-théâtre Politeama Vittoria. Il a les fesses bien dessinées, en équilibre sur son échelle. Les yeux foncés comme des fleurs d'ancolie. Elle, elle a de petites étoiles dans les yeux. Ils se parlent. Et ils se marient le 13 avril 1940. Les choses importantes se passent toutes en avril.

Miló trouve du travail à la Cogne, section ferro-alliages de l'atelier mécanique. Le grand complexe est situé au sud de la ville, là où un torrent conflue avec la Dora. Il a un salaire d'ouvrier, mais il fait un travail d'employé :

— Tu l'as, la carte du parti ? lui demande le chef du personnel quand il se présente.

— Mais vous, vous cherchez un fasciste ou un employé ? Si vous avez besoin d'un employé, je suis là.

L'entreprise tourne à plein régime pour la guerre. De l'acier pour les voies du chemin de fer, pour les wagons, canons, avions, bateaux, chars blindés, armes légères, projectiles. La guerre. Après avoir franchi la passerelle qui enjambe le chemin de fer, Miló voit quand il va au travail, sur le corps central de l'aciérie,

l'inscription en caractères blancs grands comme des fenêtres, DUCE DUCE DUCE. Et il y a quelques mois, le personnel a reçu le décalogue du travailleur fasciste, qui commence ainsi : « Rappelle-toi que Mussolini a toujours raison » et qui se termine par l'injonction : « Travaille et tais-toi. » À l'intérieur, il y a un point qui stipule de couper la parole aux « crétiens » agitateurs qui prétendent s'y connaître en politique et en stratégie. « Fais absolument confiance en Celui qui – à Rome – est responsable de tout. *Lui* suffit à tout le monde. »

Les Valdôtains travaillent à la Cogne, ainsi ils évitent de devoir émigrer : la guerre, avec ses requins, ses spéculateurs et la faux de la Mort, les sauve. La plupart sont paysans, quand ils finissent le travail ils rentrent faire les foins, nettoyer l'écurie. Ils ont deux travaux et la vallée cesse de se dépeupler. En 1936 le parti fasciste a fait sa répétition générale en Espagne. Trois ans plus tard Mussolini a fait son entrée dans la petite Rome des Alpes en passant à travers un arc en forme de « M », en face de celui de l'empereur Auguste. Et à présent à la Cogne ce sont les boches qui arrivent : eux, oui qu'ils s'y connaissent en mort ! Et en mai 1943 on verra bien ce que c'est vraiment que la guerre, ce qui reste du Reggimento Monte Cervino envoyé à la boucherie dans les steppes du Don... Les gros lièvres rescapés arrivent dans des wagons où il est écrit *W I LUPI DELLA STEPPA*<sup>1</sup> ; ils n'ont plus qu'à s'abandonner au vin, les fameux *alpini*, accueillis avec des fleurs et des hourras : les quelques survivants pourront écouter l'évêque leur

<sup>1</sup> « Vivent les loups des steppes ! »

parler de la barbarie rouge et anglaise et le soir ils recevront une entrée gratuite pour le ciné-théâtre : la Victoire est une fable de cinématographe.

Depuis la fin du siècle, après le choléra qui a fait rage, il n'y a plus de travail dans la vallée, les terrains où trimer sont peu nombreux, les récoltes misérables et les impôts élevés. Et alors on émigre : à Paris pour faire chauffeur de taxi, dans la campagne française, dans les villes suisses, en Amérique ; la maman de Miló a choisi Vevey. Dans certains villages de la haute vallée, les commerçants affichent les horaires des transatlantiques dans leurs magasins. À l'auberge, on entend jurer :

— *Porca Italia*, partons d'ici !

Cependant, à présent, ça s'arrête : on devient ouvrier Cogne, et en ville ils ont même créé un nouveau quartier où vivent les familles des ouvriers, souvent vénètes, calabrais ou étrangers. Des wagonnets transportent le minerai brisé depuis les mines et ensuite, avec un téléphérique, jusqu'à l'usine d'Aoste : haut-fourneau, aciérie, laminoir. Les Valdôtains sont forts et dociles. La fonderie est un enfer : des fours pour la fusion de l'acier à une température entre 1 500 et 2 000 degrés, le vacarme des trains de laminage, des grues qui déplacent la ferraille, des éclaboussures d'acier liquide durant la coulée. Ceux qui courent les plus grands risques, ce sont les *serpentatori*, qui guident les barres d'acier avec d'énormes tenailles à l'entrée et à la sortie des cylindres. Si tu fais un faux pas ou que tu manques le moment, tu te prends le serpent incandescent. En plus, les trois-huit bouleversent le rythme de la vie de tous les jours : une semaine on se

lève avant l'aube, la semaine suivante on finit tard et on arrive à la maison en pleine nuit, et la troisième semaine on ne dort pas la nuit.

Miló se sent plus à l'aise parmi les ouvriers que chez les paysans, toujours collés à la queue de leur vache. Il se met à étudier le matérialisme historique, organise des réunions chez lui, au numéro 2 de via Croix-de-Ville. Il est un des « je-sais-tout qui prétendent s'y connaître en politique ». Ida, qui entre-temps a mis au monde la petite Renata, change d'air et va passer quelques mois dans sa terre des Abruzzes, tandis que Miló devient un maître pour Emilio, Alfredo, Augusto, Italo, tous ouvriers à la Cogne : l'ami Lino Binel, devenu ingénieur à Milan, lui a passé *L'Essence du marxisme* et Miló en fait des résumés sur des feuillets : « Qu'est-ce qu'on entend par marchandise ? Par marchandise, on entend toutes les choses produites par le travail humain... La valeur d'une marchandise n'étant autre que le travail nécessaire à sa production... » Des mots qui font comprendre comment fonctionne l'enfer et à quel point il est impitoyable. À la fin de l'année 1942, Miló écrit à sa femme : « Mes élèves me prennent tout le peu de temps libre que j'ai. »

Pendant ce temps, le fascisme continue de se pavaner. Mais tout le monde ne lève pas le bras la main tendue. Certains « crétins » se retrouvent la nuit à la périphérie ou sur les rives de la Dora pour comploter. Un d'eux s'appelle Jean Chabloz et fait partie d'une cellule clandestine : son nom de bataille est Carlo. Il est devenu communiste en France, après avoir abandonné les chèvres valdôtaines pour un taxi parisien. Assis en attendant les clients, il a pu lire des



journaux et des livres, comprendre comment fonctionne le monde. Il s'est fait faire un anneau en or, dessus il y a l'émail avec la photo de son fils, dedans, gravés, la faucille et le marteau et les initiales de son nom. Il a vécu les années trente à Paris, comme Miló les a vécues à Genève. Et à présent, au printemps 1943, commencent à affluer, dans la vallée aussi, les nouvelles de grèves dans les fabriques de Milan et de Turin et à apparaître quelques drapeaux rouges. Des bandes armées menacent avec matraques et pistolets, mais les ouvriers réagissent en lançant des boulons.

En ville, les « crétins » réussissent de beaux coups : une nuit, un collier de miches de pain dur comme de la pierre est suspendu au cou de l'empereur romain qui regarde les sommets, avec un panneau qui dit : AUGUSTE, TOI QUI AS L'ESTOMAC DE BRONZE, TU DIGÈRES CE PAIN ? Sur certaines maisons apparaissent des inscriptions comme : PANE E PASTA, DEL DUCE NE ABBIAMO BASTA<sup>1</sup>. Et à la fabrique, on organise le petit sabotage de la production de guerre : travailler lentement, gaspiller du matériel...

Enfin, le 25 juillet, un dimanche de nuages lumineux sur les crêtes, le cordonnier de via Croix-de-Ville peut annoncer :

— *A l'è cascà ! A l'è cascà !*<sup>2</sup>

C'est comme si une soudaine ivresse enflammait l'air, un bonheur inquiet : le museau obscène de la louve romaine, qui domine du haut de la colonne en face de la Casa littoria, cède sa place au pas élastique du renard flairant la liberté. La grâce et la ruse remplacent la férocité.

<sup>1</sup> « Du pain et des pâtes, le Duce on en a marre »

<sup>2</sup> « Il est tombé », en dialecte.

Miló participe à la fête dans les rues de la ville, il va arracher les insignes des fascistes, les affiches, les « *credere-obbedire-combattere*<sup>1</sup> ». Il est arrêté encore une fois, emmené à la préfecture et jeté en prison. Mais pour peu de temps : les journées se suivent mais ne se ressemblent pas.

---

<sup>1</sup> « Croire, obéir, combattre »